

Les voiles de Burana

Chapitre 1

Sonia et Nadia étaient deux adorables jumelles de dix ans. L'une était brune au teint mat et l'autre blonde au teint clair. Elles venaient de passer leur dernier été de petites filles et en ce premier jour d'automne, accompagnées d'autres fillettes du même âge, elles attendaient impatientes et craintives le verdict qui allait décider de leur vie future. Plus que tout, elles redoutaient d'être séparées l'une de l'autre. Toutes deux étaient suffisamment conscientes de leur beauté pour se douter qu'elle ne seraient pas choisies comme domestique du palais, ni même épouse du commun, sans doute seraient-elles des femmes de plaisir, peut-être même princesses de harem. Sonia prit discrètement la main de sa jumelle autant pour rassurer Nadia qu'elle-même.

Le prince de Charibde passait devant elles en les étudiant attentivement. Sonia baissa timidement les yeux, alors que Nadia affronta, comme un défi, le regard de l'homme. Il fit un signe et leur plus grande crainte se réalisa : elles furent séparées. Nadia fut entraînée avec quatre autres fillettes pour devenir femmes de plaisir, Sonia fut emmenée avec une autre enfant, elles entraient au harem des princesses, enfermées pour le reste de leur existence. Une fois dans le pavillon des femmes, elles furent accueillies par deux marâtres qui les lavèrent avec brutalité. Plus les fillettes pleuraient, plus elles étaient brutales. A la fin de la séance, malgré des yeux encore bouffis, il n'y avait plus trace de larmes, la première leçon avait été apprise. D'autres femmes les prirent en charge et les revêtirent de lourdes robes rouges avant de les guider jusqu'à une pièce entièrement carrelée de blanc dont le fond était masqué par un rideau. On les déshabilla avec une certaine solennité, comme pour un rituel. D'autres femmes, derrière le rideau se mirent à chanter. Des paroles anciennes que les fillettes ne comprenaient pas. On ouvrit le rideau, il dissimulait deux drôles de tables, munies de gouttières où positionner les jambes et de liens pour le bassin, les chevilles et les poignets. Les deux nouvelles princesses n'eurent pas le temps d'avoir peur, en clin d'oeil elles se retrouvèrent attachées chacune sur une table. Deux vieilles épouses s'approchèrent et leur expliquèrent que c'était uniquement ainsi qu'elles pourraient honorer le prince et qu'elles devaient être fière d'entrer maintenant dans le cercle des femmes. On enduisit leurs parties intimes d'une sorte de pommade qui étouffait les sensations. Malgré tout, elles ressentirent l'ignoble brûlure de la lame qui les privait à tout jamais de tout plaisir. Un bâillon de tissus les empêchait de hurler.

Après de qui leur sembla des heures, la douleur s'estompa enfin suffisamment pour qu'on leur explique comment uriner et soigner la plaie les jours suivants afin d'éviter l'infection. Sonia pensait à sa soeur, espérant qu'elle ne vivait pas le même calvaire. Quand elles attendaient pour être choisies, elles n'avaient que peu d'idée de ce qui leur arriverait ensuite, leur seule connaissance concernait les femmes du commun, comme leur mère. Et encore, on ne dit pas tout à des fillettes de dix ans. Elles furent de nouveau vêtues de rouge, robe et voiles en soie précieuse et malgré l'inconfort dû à leur cicatrice encore récente, elles durent supporter le repas solennel de leur mariage. Le prince leur fit offrir des bijoux, bien trop lourds et bien trop beaux pour des enfants de leur âge, elles en furent parées. Elles touchèrent à peine aux mets proposés, la douleur leur ayant coupé tout appétit. Au bout de deux heures, on eut finalement pitié d'elles, un garde du harem les escorta jusqu'à leur chambre où les attendait leur domestique attirée. L'homme ouvrit la première porte et fit entrer la compagne de Sonia, quelques pas plus loin, il ouvrit une deuxième porte et invita la petite fille impressionnée à découvrir son nouvel univers. La domestique, déjà sur place et qui ne la quitterait à aucun moment l'accueillit et lui fit visiter

les lieux. La chambre était relativement spacieuse, mais décorée avec ostentation, les meubles et les objets précieux conféraient un air surchargé à la pièce. Face à la porte un lit monumental orné de multiples voiles de toutes les couleurs et brodés d'or, sur le côté droit une coiffeuse et un coffre à bijoux, sur la gauche, une armoire et une commode pour les vêtements et dans le fond, un canapé au milieu de la pièce recouvert de velours rouge faisait face à une table basse au plateau en bois précieux incrusté de feuilles d'or, une porte ouvrait sur la salle de bains. Une autre porte, de l'autre côté du lit ouvrait sur un petit réduit où se trouvait la paillasse sur laquelle dormirait la domestique. Sonia venait d'être jetée dans sa nouvelle vie sans avoir pu dire au revoir à sa mère ni à sa soeur, sans pouvoir mettre les mots sur son sentiment. Elle avait la sensation d'être dépossédée de son humanité. La colère l'envahit, elle eut envie de tout casser dans cette chambre davantage pensée pour flatter l'égo de celui qui l'avait faite équiper ainsi que pour répondre aux aspirations d'une enfant, mais consciente du châtement que cela risquait de provoquer, elle se mordit les lèvres et se promit solennellement de se venger un jour, même si cette promesse lui paraissait pour le moment un peu nébuleuse. Alors calmement, elle laissa sa domestique lui enlever ses vêtements et ses bijoux, soigna sa cicatrice et se coucha dans le grand lit où elle se sentait un peu perdue. Son regard fut attiré par l'ouverture qui laissait entrer la lumière, il faisait suffisamment chaud à Charibde pour qu'on se passe de verre aux fenêtres, mais toutes celles du harem étaient décorées d'une fine dentelle de pierre qui interdisait ne serait-ce que d'y passer la tête. Sa chambre n'était qu'une prison dorée.

Chapitre 2

A seize ans, Sonia était maintenant accoutumée à sa vie de recluse, son sentiment de révolte, ses désirs de vengeance avaient disparu dans le gouffre sans de la vacuité de son existence. Ses premières règles à douze ans et demi avaient sonné le glas de son innocence et le prince lui avait rendu visite pour la première fois. Elle se souvenait de cette expérience surtout au travers de ses sentiments : la peur, la douleur, l'écoeurement. L'homme s'extasiait sur sa virginité, d'être le premier, le seul. Elle avait rapidement compris qu'il ne la considérait pas vraiment comme un être humain. Cela l'avait mise en rage, une rage qu'encore une fois elle avait du contenir pour qu'il ne la devine pas. Elle s'était haïe, avait éprouvé de la honte, mais finalement avait survécu et était parvenue à tromper son monde. A présent, sa beauté surpassait celle de toutes les autres femmes du harem et comme elle semblait parfaitement docile, comme si elle avait totalement accepté les règles de vie, elle pouvait goûter chaque nuit au privilège de la solitude.

Ce soir-là, Sonia ne parvenait pas à s'endormir, elle pensait à sa soeur : comment vivait-elle ? Était-elle encore en vie ? La petite fille qui avait été choisie avec elle pour intégrer le harem était morte deux ans plus tôt des suites d'un accouchement difficile. Une autre fatalité qui touchait si fréquemment les femmes sans que personne ne s'en émeuve. Le bébé, né à six mois de grossesse n'avait pas survécu et sa petite camarade avait été maudite pour ça. Les soins qui auraient pu la sauver lui furent refusés ; punition abjecte pour un crime dont elle était pourtant innocente.

Sonia se leva pour se servir un verre d'eau. A la recherche d'un peu de fraîcheur, elle se posta devant la fenêtre. Tout à coup, dans le silence de la nuit, elle entendit des rires étouffés, mais indéniablement des rires de femmes. Intriguée, elle tenta de trouver l'origine de ce bruit inattendu, mais la dentelle de pierre qui occultait l'ouverture l'en empêchait, elle pariait néanmoins pour le dortoir des domestiques à l'étage du dessus. Curieuse, elle décida de tenter sa chance, saisit au vol la carafe qu'elle vida dans son seau de nuit avant d'entrouvrir la porte. Le garde de faction dans le couloir la regarda surpris.

« Je n'ai plus d'eau et j'ai soif, expliqua-t-elle en montrant sa carafe.

— Vous ne pouvez pas circuler seule dans les couloirs, princesse.

— Alors vous m'accompagnerez jusqu'au dortoir des domestiques qui est juste à l'étage du dessus. Elle avait mis dans son ton toute l'assurance que pouvait manifester la mère de l'héritier du prince.

— Fort bien, je préviens mon collègue qui est de garde au bas de l'escalier, répondit l'homme après avoir réfléchi quelques secondes.»

Une fois, qu'il se fut assuré que le couloir des femmes ne demeurerait pas sans surveillance, l'homme s'engagea dans l'escalier en compagnie de Sonia. Arrivés sur le palier supérieur, le garde manoeuvra la barre de fermeture pour dégager l'ouverture. Ils entrèrent dans le dortoir des domestiques, les rires venaient bien de là. C'était la première fois que Sonia voyait le quartier où logeaient les femmes qui la servaient tous les jours, les lieux semblaient plutôt confortables : sur sa gauche, une pièce manifestement dédiée à la toilette, sur sa droite un renforcement contenait plusieurs seaux d'aisance, puis dans le prolongement, de chaque côté du couloir, des alcôves étaient délimitées par des rideaux de cotonnade légère. Certains lits étaient vides, d'autres occupés par des dormeuses. Ils se dirigeaient vers la source des rires quand Sonia remarqua deux femmes sur sa gauche. L'une d'elle couchée sur le dos gémissait en triturant la toile de sa couche, l'autre, la tête entre les cuisses de son amante lui caressait les seins. La jeune princesse s'arrêta interdite. Le garde la poussa doucement en avant, un doigt sur les lèvres. Ils atteignirent

l'alcôve d'où provenaient les rires. Six jeunes filles, guère plus âgées qu'elle, s'amusaient à découvrir leur corps. Sonia fit signe à l'une d'elles de lui apporter de l'eau. Sans un mot, elle laissa le garde la raccompagner à sa chambre et attendit sa carafe d'eau. La jeune fille ne mit pas longtemps à revenir et lui servit l'eau en rougissant. Encore troublée par ce qu'elle venait de voir, Sonia ne dit rien et prit le verre qu'on lui tendait. La jeune femme sortit et regagna son dortoir. Sonia souleva sa robe, la cicatrice laissée par l'excision n'était presque plus visible, mais elle comprenait maintenant toute l'ampleur de la mutilation qu'elle avait subi. Pourquoi interdire le plaisir aux femmes ? N'était-ce pas suffisant de leur imposer une vie de recluse, vide de sens ? Elle avait seize ans. Combien de temps encore, combien d'années à supporter l'interminable écoulement des jours tous semblables et insipides. Elle pleura tout le reste de la nuit sur sa vie déjà morte. Elle finit par s'endormir au petit matin. Quand elle s'éveilla, la tête lourde, même le gazouillis des oiseaux ne parvint pas à la reconforter.

Chapitre 3

L'après-midi était suffocant. Une semaine après sa découverte du quartier des domestiques, Sonia cherchait un peu de fraîcheur à l'ombre du mur d'enceinte, quand elle aperçut près de la grille d'entrée le garde qui l'avait accompagnée pour chercher de l'eau. Elle alla s'asseoir sur un banc tout proche. L'attitude de l'homme l'avait intriguée et elle voulait des réponses à ses questions, cela avait finalement redonné un sens à sa vie.

« Pourquoi m'avez-vous fait signe de me taire cette nuit-là ?

— Pour ne pas les déranger. Ces femmes ont si peu de joies dans leur vie.

— Parce que vous pensez que j'en ai.

— Pas les mêmes qu'elles, mais certainement davantage.

— Vous n'en parlerez à personne alors ? s'étonna Sonia.

— Non. Le garde hésita un moment avant de reprendre. J'aurais aimé que la personne qui nous a découverts, mon amant et moi ait fait preuve de la même discrétion. Notre punition fut atroce. La mutilation à l'âge adulte est infiniment douloureuse, souvent mortelle. Thirion n'y a pas survécu.

— Tous les eunuques sont des amoureux des hommes ?

— Non, seulement quelques uns. La plupart d'entre eux sont des enfants dont les parents ne peuvent plus assurer la subsistance.

— Pourquoi les femmes sont-elles mutilées ainsi . Quel crime ont-elles commis ?

— Avez-vous déjà entendu parler de Burana, princesse ? Sonia fit non de la tête. Il y a environ cent ans de cela, Charibde n'existait pas. Les gens vivaient alors dans une cité merveilleuse appelée Burana. On dit que ses palais étaient construits de marbre précieux, que les sculptures étaient si fines, si précises qu'on pouvait distinguer l'empennage d'une plume sur un oiseau. Les fleurs et les fontaines se mariaient en une harmonie élégante et apaisante pour l'esprit. Tout n'était que raffinement et douceur. Les hommes et les femmes y vivaient en parfaite entente et complémentarité. Mais pour son malheur cette ville était riche et isolée. Un jour un brigand a été attiré par la prospérité de Burana. Il a envahi la cité à la tête d'une petite armée et s'est déclaré prince, usurpant un titre qui appartenait jusques là au souverain légitime et sa lignée. Pour assoir son autorité, le brigand épousa de force la fille du prince et son armée viola toutes les jolies femmes que ces soudards purent attraper. Elles se révoltèrent. Toutes les femmes de la cité furent massacrées, sans exception. À peine une semaine plus tard, alors que des émissaires étaient partis négocier l'achat d'esclaves qui deviendraient les nouvelles femmes de Burana, des hurlements ont commencé à déchirer la nuit. Plus le temps passait, plus cela s'intensifiait. Les hommes ne pouvaient plus dormir. Ils ont été contraints d'abandonner leur conquête. Une prophétie prétend que ce sont les âmes des victimes du massacre qui hurlaient et qu'une femme viendra un jour les libérer. Quand les émissaires sont enfin revenus avec les esclaves, l'usurpateur ne voulait déjà plus entendre parler de Burana et pressait les hommes originaires de la cité encore en vie et connus pour être de grands bâtisseurs, de concevoir une nouvelle ville où tous pourraient vivre sans entendre les hurlements. Pour finir, afin que les femmes ne se soulèvent plus jamais, elles furent domestiquées, asservies, chaque aspect de leur vie sévèrement contrôlé.

— Mais alors, le prince actuel...

— Est l'arrière petit fils de l'envahisseur.

— Et vous ?

— Moi, j'appartiens à une famille de Burana. Mon grand père était encore un petit garçon quand ont eu lieu ces événements. Il a vu sa mère et sa sœur mourir sous ses yeux, c'est là que l'une d'elle lui aurait parlé de la prophétie.

— Comment se rendre à Burana ? Sonia sentait qu'elle pouvait enfin reprendre la direction de sa vie.

— Vous ne pouvez pas sortir d'ici. Aucune femme ne peut sortir de Charibde. Le prince craint la prophétie.

— Moi, je sortirai et je libèrerai les âmes de ces femmes. Elle ne devait surtout pas laisser échapper cette opportunité.

— Effectivement, vous me semblez en être capable. Le garde était stupéfait de voir une telle détermination s'afficher sur le visage d'une femme en apparence si soumise. Alors retournez auprès des autres, il est préférable de ne pas attirer l'attention. Attendez mon signal.»

Quelques jours passèrent avant que le garde contacta de nouveau Sonia. Comme souvent en cette saison, le soleil rendait l'air brûlant et les femmes se tenaient près de la fontaine en quête de fraîcheur. Discrètement la jeune fille guettait un signe éventuel et commençait à s'impatienter. Elle n'avait pas revu l'homme depuis leur dernière conversation et se demandait s'il n'avait pas oublié sa promesse quand elle l'aperçut près d'une ouverture grillagée à côté de laquelle poussait un magnifique buisson de jasmin. Il lui fit un discret signe de tête. Elle s'approcha et se mit à cueillir quelques fleurs pour donner le change.

« Dans votre chambre, j'ai caché un paquet sous le lit. Il contient un uniforme de garde de la ville et un vêtement de domestique. Revêtez-les l'un sur l'autre. J'ai également dessiné un plan pour sortir du palais et de la ville. Vous le mémoriserez. Quand vous marcherez dans la ville, vous devez toujours avoir l'air de savoir où vous allez. Ensuite, une fois hors de la cité, suivez le chemin de gauche qui part vers le nord est, il vous conduira à Burana.»

Sans un mot, la jeune femme revint auprès de ses compagnes et versa les fleurs cueillies dans la fontaine. Toutes appréciaient l'odeur du jasmin fraîchement cueilli. Elle accepta modestement les remerciements de ses compagnes d'avoir bravé la chaleur pour leur plaisir olfactif. Elle devait se concentrer pour ne pas laisser deviner son excitation.

Chapitre 4

Le soir venu, Sonia vêtit l'armure puis la robe de domestique par dessus, elle se grima habilement pour s'enlaidir et se coiffa à la manière des servantes. Le cœur battant elle sortit sans soulever un seul regard de la part des gardes de faction dans le couloir et les escaliers. Tête baissée, elle marchait vivement comme chargée d'une mission urgente par une princesse. Elle se dirigea vers les cuisines, suivant de mémoire le plan dessiné par son complice. Elle ne connaissait même pas son nom.

Tout était calme, elle arriva sans difficultés dans la réserve, derrière la cuisine où elle ôta son premier déguisement. Elle plia soigneusement la robe et la dissimula sous le plastron puis enroula ses cheveux pour cacher leur masse sous le turban. Elle ouvrit la porte donnant sur l'extérieur. L'issue était gardée par son complice. Il la détailla rapidement et satisfait de son apparence, lui fit signe de passer. Elle respira un peu, mais devait encore traverser Charibde. Le plan en tête, elle se dirigeait résolument vers l'est. Elle n'avait pas encore parcouru cinq cent mètres qu'elle entendit un grand remue ménage en provenance du palais. Le prince avait décidé de lui rendre visite cette nuit-là et après avoir constaté d'abord incrédule, puis furieux son absence, il avait donné l'alerte.

Sonia pressa l'allure. Les hommes patrouillant dans la ville accouraient tous vers le palais. En allant dans la direction opposée, elle allait se faire repérer. À l'approche d'un petit groupe, heureusement fort bruyant, qui venait à sa rencontre, la jeune fille bifurqua brusquement dans une ruelle adjacente et se dissimula derrière quelques tonneaux entreposés dans une impasse en attendant que se calment les cavalcades. Elle eut soudain très peur de ce qui lui arriverait si elle se faisait attraper et se demanda si elle pouvait encore renoncer et retourner dans sa chambre en inventant une excuse quelconque. Non, ce n'était pas réalisable, son seul salut, à présent était dans la fuite. Dès que le silence retomba, elle repartit d'un pas vif en direction de la porte est. L'armure était lourde et il faisait chaud, sans compter qu'elle était gênée par le poids de l'immense épée qui pendait à son côté gauche. Rapidement Sonia fut épuisée par l'effort inaccoutumé, mais elle serra les dents et continua sans ralentir l'allure. La jeune femme sentait que chaque instant de plus passé dans la ville la mettait en danger. Elle aperçut enfin la porte gardée par deux soldats. En temps normal, son déguisement lui aurait permis de passer sans encombre, mais avec le charivari que venait de provoquer sa disparition, elle doutait fort du succès de ce plan. Sa peur commençait à céder la place à la panique. Elle regarda autour d'elle espérant une solution, un miracle. Sur sa gauche, les quartiers pauvres, sur sa droite la caserne et les écuries. Elle avait trop hésité, déjà elle apercevait les gardes qui revenaient vers elle en courant. Affolée, elle se précipita pour se réfugier dans les écuries où elle entra par une porte piétonne. Quelques lampes à huile assuraient un éclairage permanent. Les chevaux étaient tous calmes dans leurs box respectifs, les mors, les couvertures et les selles rangés près d'eux dans le cas d'un départ précipité. En avançant le long des box, Sonia se demandait avec angoisse si elle parviendrait à s'échapper. Elle parvint à la porte cochère, maintenue fermée par une lourde traverse de bois. En face, il y avait une réserve d'avoine et des baquets à eau, ainsi que quelques bottes de paille. Elle entendit, à travers le bois des vantaux, la patrouille qui l'avait contrainte à chercher refuge dans l'écurie. Le capitaine du détachement avait ordre de prendre des chevaux pour surveiller la route de Burana. Il envoya un soldat passer par l'autre issue pour leur ouvrir. Elle partit en courant vers le fond de l'écurie, le plus loin possible des ouvertures, et découvrit un box inoccupé pour s'y dissimuler. Il était temps, déjà le soldat était entré et manœuvrait la lourde barre de bois pour ouvrir à ses compagnons. Les hommes ne perdirent pas de temps et leurs chevaux furent rapidement sellés et harnachés. Sonia comprit qu'elle ne pourrait pas sortir à pied de la cité. Or si elle se souvenait encore parfaitement comment seller un cheval, plus d'une fois elle avait dû faire le travail à la place de ses frères, elle n'en avait jamais monté un. Elle s'approcha de

l'un d'eux, s'assura que la bête était calme et commença à la seller. C'était une jolie petite jument gris pommelée, elle se laissa faire patiemment alors que Sonia retrouvait un peu en tâtonnant les astuces pour harnacher un cheval. Le contact avec l'animal eut un effet apaisant, sa respiration et son coeur ralentirent jusqu'à un rythme normal. elle ne s'était pas rendue compte jusqu'à présent à quel point elle était effrayée. Une fois la jument sellée, elle tenta alors de grimper sur son dos, mais l'animal était malgré tout prévu pour des hommes bien bâtis. Même si l'épée pouvait prendre place dans le fourreau de selle, le poids de l'armure et sa fatigue après tous ces efforts inaccoutumés rendaient impossible le simple fait de monter sur un cheval. Elle emmena la bête jusqu'aux baquets à eau et en retourna un pour grimper dessus. Enfin sur la selle elle fit faire quelques pas à sa monture. Tant qu'elle ne lançait pas l'animal au trot ou au galop, elle pourrait peut-être faire illusion. Elle inspira un grand coup et sortit de l'écurie. Arrivée devant la porte de la ville, les gardes lui demandèrent la raison de sa sortie. Elle prit une voix rauque pour dire qu'elle devait de toute urgence porter un message au capitaine du détachement qui était parti à la recherche de la princesse fugitive. Ils déverrouillèrent la porte. Avec un signe de tête, elle partit vers le nord-est en direction de Burana. Après un kilomètre, se sentant un peu plus à l'aise, elle décida de faire trotter un peu sa jument, mais rapidement dû la ramener au pas, le trot la secouait trop. Dans la clarté un peu blafarde de la lune, le chemin se distinguait à peine, piste de terre desséchée et caillouteuse au milieu d'une étendue de terre desséchée et caillouteuse. Quelques collines barraient l'horizon et elle s'en approchait rapidement. Le chemin devint plus marqué et se mit bientôt à monter et serpenter. Sur ce sentier de plus en plus étroit, elle se demandait ce qui se passerait si elle rattrapait la patrouille partie à sa recherche. Il n'y avait aucune échappatoire, sa peur recommença à enfler. Toute cette semaine quand elle s'imaginait sur la route de Burana, à aucun moment elle n'avait pensé éprouver une telle frayeur. Après une bonne demi heure, elle parvint enfin au sommet de la colline. La nuit devenait fraîche et Sonia souffla un peu, le poids et l'épaisseur de l'armure lui donnaient chaud. Toujours aucun signe de la patrouille, pour l'instant elle avait eu de la chance, mais cela n'allait peut-être pas durer. Elle se mit à chercher des possibilités pour se cacher. Heureusement, il y avait autour d'elle beaucoup de gros rochers derrière lesquels se cacher. La piste s'incurva sur la gauche et juste après le virage, un petit sentier, qu'elle avait failli rater, semblait démarrer sur sa droite. Prise d'une intuition, elle décida de le suivre et voir où il allait, elle y serait sûrement plus en sûreté. Elle avança ainsi doucement au milieu des rochers jusqu'à une sorte de promontoire qui surplombait Burana et sa vallée. Elle fut saisie par la vue, oubliant ses peurs et les dangers qui l'attendaient peut-être encore. La ville semblait émettre sa propre lumière, inondant les alentours de clarté. Le fleuve qui bordait la cité se ramifiait ensuite en canaux d'irrigation avant de se réunir en un flot tumultueux qui s'engouffrait dans les gorges qui aboutissaient à Charibde. Encore maintenant, cette vallée paraissait très riche, pas étonnant qu'elle ait tant excité les convoitises. Alors qu'elle entamait une descente abrupte en direction de la vallée, elle aperçut les hommes de la patrouille remonter la colline par le chemin principal comme s'ils avaient une armée de fantômes à leurs trousses. Heureusement qu'elle avait trouvé ce chemin détourné, sinon ils l'auraient capturée. Une fois le bruit de la cavalcade éteint dans le lointain, elle reprit avec précaution sa descente, traversa la vallée et entra enfin dans Burana. Elle entendait bruisser tout autour d'elle, un son étrange dans ces lieux. On aurait dit le frottement de pièces de soie entre elles. Les bruissements, bien qu'étranges, ne lui paraissaient pourtant pas inquiétants. Les premières lueurs de l'aube accompagnèrent sa progression vers le centre de la cité. Elle atteignit une grande place quand elle remarqua un fait surprenant pour une ville abandonnée depuis un siècle. Tout paraissait propre, en ordre, entretenu, fidèle aux descriptions du garde, jusqu'aux rosiers soigneusement taillés. Burana était-elle occupée finalement ?

Chapitre 5

Épuisée par cette nuit de fuite et de crainte, elle désirait intensément un lit confortable où se reposer et imaginait presque qu'il y aurait là des gens prévenants pour accueillir une fugitive. Elle descendit de cheval, gémissant aux douleurs qu'avait provoqué cet exercice inaccoutumé, la jument se dirigea tranquillement vers une des nombreuses fontaines de la place où elle but. Sonia allait faire de même quand un chatolement attira son regard. La place immense et vide quelques secondes plus tôt était maintenant envahie d'une multitude de voiles moirés et chatoyants éclairés par les premiers rayons du soleil. Malgré l'absence totale de vent, ils se balançaient doucement comme caressés par une douce brise. L'un d'eux voleta vers la jeune femme et une voix douce, venue de nulle part susurra à son oreille :

« N'aies pas peur Sonia, Nous t'attendions pour que tu nous libères. Aucun mal ne peut plus t'arriver, nous te protégerons toujours.

— Qui êtes-vous ? demanda la jeune femme en tournant la tête de tous côtés.

— Nous sommes les âmes de celles qui furent massacrées. Mais pour le moment tu es épuisée et tu dois te reposer, je vais te guider.» Le voile para comme une caresse les épaules de la jeune femme et lui indiqua le chemin à suivre jusqu'à une chambre confortable et un lit qui semblait n'attendre qu'elle. Sans se poser d'autres questions, comme anesthésiée, Sonia ôta avec bonheur l'uniforme pesant et s'allongea sur le lit avant de sombrer dans le sommeil. Quand elle se réveilla, le soleil était déjà bas sur l'horizon, une tenue de monte plus confortable l'attendait sur une chaise. Elle détailla la chambre : c'était une pièce de belles dimensions, peu meublée pourtant. Le lit où elle avait dormi côtoyait une commode et deux chaises autour d'une petite table. Les murs parfaitement lisses et comme repeints récemment exposaient différents tableaux représentant des jeunes filles occupées à broder, jouer du luth ou arranger un bouquet de fleurs. Elle sortit de la pièce et traversa un somptueux palais qui aurait fait pâlir d'envie le prince qui avait été son époux ces six dernières années.

De retour sur la place, une belle collation de fruits et de céréales l'attendait, son cheval n'avait pas été oublié et paraissait tranquille, repus. Quand les derniers rayons du soleil s'attardèrent sur les bâtiments de la place, ils illuminèrent de nouveau les voiles et leurs merveilleuses couleurs. La voix reprit :

« Tu vas retourner d'où tu viens et nous te suivront toutes. Quand tu arriveras en vue des murs de Charibde, je t'envelopperai entièrement. Tu seras ainsi invisible pour quiconque ne porte pas un voile. Une fois dans la ville, chacune des autres âmes cherchera alors une femme, une compagne à protéger.» Le soleil disparut totalement, seule demeurait la douce clarté du crépuscule. Sonia enfourcha son cheval et se dirigea vers la sortie de la ville, elle fut à peine surprise de ne ressentir aucune douleur ou courbature. Sur ses épaules, son voile continuait à chatoyer alors que tous les autres semblaient avoir disparu. Elle suivit le chemin principal et bien avant l'aube atteignit les portes de sa cité. Plus aucune peur ne l'habitait, elle faisait déjà entièrement confiance à l'âme de la femme qui l'avait choisie. L'avenir s'annonçait soudain clair et heureux et ce retour à Charibde n'était qu'une courte étape nécessaire. En comparaison de Burana, la ville lui paraissait grossière, sale, sans aucun raffinement. Sur les conseils de son voile, elle descendit de cheval et s'enveloppa totalement. Elle disparut aux regards. Il ne lui restait plus qu'à suivre la jument qui voulait retrouver son écurie. Les gardes de la porte est, virent revenir le cheval porté manquant, apparemment seul, ils le laissèrent entrer et signalèrent rapidement le fait à leur supérieur.

Les voiles s'éparpillèrent dans la ville recherchant la femme qui deviendrait leur compagne. Sonia, toujours voilée, se dirigea vers la maison des plaisirs ; elle désirait plus que tout retrouver sa sœur. La bâtisse était grande et comprenait bien des chambres. Une fois entrée, Sonia ne savait plus où chercher. Invisible grâce à son voile, elle progressait

dans la maison silencieuse, le cœur battant, elle poussait doucement les portes espérant chaque fois retrouver sa sœur, mais six ans plus tôt elle avait quitté une enfant et devait à présent reconnaître une jeune femme. Ce fut son voile qui lui fournit la solution. Nadia venait de se parer du sien et les deux voiles communiquèrent ensemble pour que les deux sœurs puissent se retrouver. Elles se reconnurent aussitôt et tombèrent en pleurant dans les bras, l'une de l'autre. Elles se racontèrent mutuellement leur vie et finalement se promirent de ne plus se quitter. Le soleil était levé depuis longtemps quand les deux sœurs se dissimulèrent sous leur voile avant de sortir de la maison des plaisirs. Dans la rue c'était un vrai capharnaüm : toutes les femmes visibles arboraient le même voile, apparemment tissé dans une soie si fine qu'on n'en distinguait pas la trame et dont les couleurs chatoyantes jouaient avec la lumière. Les hommes semblaient pris de folie, ils voulaient à tout force arracher ces voiles des épaules des femmes, mais elles devenaient tout à coup insaisissables, intouchables. Plus ils essayaient, plus la peur déformait leur visage et bientôt certains se mirent à se battre entre eux. Une magie perfide était à l'œuvre et faisait perdre toute raison à la gente masculine. Sonia et Nadia avançaient parmi le désordre comme si elles n'étaient pas le moins du monde concernées. C'est dans ce tumulte que la jeune femme à l'origine de toute cette histoire se souvint du garde eunuque qui avait permis ce bouleversement. Les deux sœurs se dirigèrent vers le palais afin de tenter de le retrouver. Sonia ne savait pas très bien ce que serait la suite, elle imaginait que toutes les femmes retourneraient vivre à Burana, et il faudrait bien des hommes malgré tout, alors si quelques uns pouvaient penser comme le jeune garde...

Elles approchaient des grilles du palais quand elles aperçurent des piques plantées au sol. Il y en avait presque une centaine et sur chacune d'elle était fichée une tête. Il ne fallu pas longtemps à Sonia pour reconnaître son complice parmi cette exposition macabre. Elle était anéantie, la cruauté du prince dépassait le supportable. Alors son voile lui parla doucement pour la reconforter, lui expliquant que l'âme du jeune homme avait enfin retrouvé celle de son amour, Thirion.

Elles n'avaient plus rien à faire ici. Déjà, apprit-elle bon nombre de femmes avaient pris le chemin de Burana. Sonia et Nadia repartirent vers la porte est, laissant les hommes se battre et s'entretuer. Voilées, elle passèrent sans être vues ni inquiétées. Après une bonne heure de marche elles découvrirent leur tête enfin libres et heureuses, elles riaient, simplement pour entendre le son de leur rire. Soudain Nadia regarda sa sœur un peu inquiète :

« Tu es diaphane, observa-t-elle.

— C'est parce que je suis fatiguée, physiquement et émotionnellement.

— Non, regarde ta main, on voit à travers.

— Je t'assure que je vais bien, je me sens même toute légère.

— Sonia, je ne te vois presque plus, que se passe-t-il ?

— C'est Eleonora, l'âme de la femme qui est mon voile, elle me transforme, nous serons totalement appariées, libres...

— Sonia ! cria Nadia avec angoisse. Ne me quitte pas, pas une deuxième fois.» Elle observa alors sa propre main avec effroi, elle aussi devenait diaphane, presque transparente. Elle aussi se sentait légère, libérée de tout soucis. Son âme-voile lui parlait pour apaiser ses craintes, elle disait s'appeler Indra. Nadia disparut totalement, comme sa sœur avant elle.

Romain et Thirion savouraient leurs retrouvailles. Ils avaient vu les femmes s'enfuir vers Burana. L'ancien garde voulu aller voir à quoi ressemblait la ville de légende. Mais quand ils découvrirent la cité, tout n'était que ruine. Dès que les voiles l'avaient quittée, la stase temporelle qui maintenait le tout en état s'était effondrée et Burana avait vieilli d'un coup de cent ans. Le jeune garde comprit alors que la prophétie n'était qu'un marché de dupes.

Enfin libres de leurs mouvements Eleonora et Indra suivirent le fleuve jusqu'à la mer. Là, au bord de l'eau elles reprirent leur forme humaine et retrouvèrent leur corps perdu un siècle plus tôt. Un siècle d'attente pour que l'une des femmes esclaves amenées à Charibde par les usurpateurs soient enfin parvenue à s'échapper, à les libérer. À travers la brume marine, à quelques kilomètres de là, elles pouvaient apercevoir l'ancienne alliée de Burana, la ville portuaire de Scylla.